Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire

Herausgeber: [s.n.]

Band: 2 (1995)

Heft: 2

Artikel: La dot et l'hypothèque : étude comparative de deux cours biographiques dans leurs enjeux de classe et de genre

Autor: Mazbouri, Malik / Pavillon, Monique

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-7249

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA DOT ET L'HYPOTHÈQUE

ÉTUDE COMPARATIVE DE DEUX COURS BIOGRAPHIQUES DANS LEURS ENJEUX DE CLASSE ET DE GENRE

MALIK MAZBOURI ET MONIQUE PAVILLON

Pourquoi considérer en parallèle le parcours biographique de deux personnages contemporains (T. Combe 1856–1933; Léopold Dubois 1859–1928) dont l'un s'est fait un nom dans la littérature et l'autre dans la finance suisse et internationale?[1] La première, d'origine locloise, est une des auteures les plus prolifiques de sa génération; traduite dans plusieurs langues, connue jusqu'aux Etats-Unis pour ses campagnes contre l'alcool, elle fut aussi une journaliste très appréciée. Chaux-de-fonnier, le second appartient à une génération de banquiers qui a modelé le visage moderne de la place financière suisse. Entre cette femme de plume qu'un critique parisien éleva au rang de «princesse de lettres»[2] et cet homme de banque que le *Droit du Peuple* caractérisa de «roitelet de la finance»[3], il y a d'abord une figure générale analogue, renvoyant à une problématique commune: celle de l'ascension sociale de deux transfuges des «classes populaires respectables» qui ont fait tout ou partie de leur carrière dans le sillage de ces catégories sociales encore flottantes à la fin du siècle dernier, et que les contemporains commencent alors à unifier sous le terme générique de «classes moyennes». Une brève chronologie des lieux et des mouvements communs à ces deux trajectoires permettra d'introduire aux quelques questions que nous voudrions soulever dans le cadre de cet article.

LES POINTS D'HOMOLOGIES DE DEUX CARRIÈRES SOCIALES

Premier point de comparaison, nos deux biographiés sont issus d'un milieu d'ouvriers horlogers à domicile et bouclent brillamment leurs études à l'Ecole industrielle de leur ville respective. Deuxième point de rencontre, ils deviennent instituteurs dans le Jura de la grande crise horlogère des années 1870, mais vont saisir dès le début de la décennie suivante l'occasion de quitter cet emploi: l'institutrice pour essayer de vivre de sa plume grâce au succès déjà obtenu dans une revue très réputée, la *Bibliothèque Universelle* (désormais: *BU*), l'instituteur pour tenter de se faire professeur de commerce en complétant ses études dans un établissement de grande réputation, l'Ecole Supérieure de Commerce et de

Tissage de Lyon. Ils investissent alors, troisième point de convergence, un domaine soit en quête d'un second souffle, comme celui de la littérature «régionaliste»[4], très prisée du public, mais qui peine à renouveler son fonds d'auteurs locaux, soit encore à construire, comme celui de l'enseignement commercial supérieur, pratiquement inexistant en Suisse romande. En 1890, la romancière et nouvelliste est parvenue à se faire, sous pseudonyme, une certaine réputation, mais voit s'effilocher ses ambitions littéraires sans pour autant que sa bourse ne se remplisse; et le professeur de sciences commerciales a donné une forme institutionnelle solide à l'Ecole de Commerce dont il avait jeté les bases au lendemain de son retour de Lyon: tous deux négocient alors un nouveau virage, confirmant les capacités accumulées jusqu'ici, mais en les déportant sur un nouveau terrain. Celui de l'éducation des femmes et de la jeunesse pour la romancière, qui se fait aussi journaliste; celui du crédit aux classes moyennes, industrielles et commerçantes, pour le professeur de sciences commerciales, qui s'est taillé une réputation de spécialiste grâce à son enseignement et à son travail de journaliste économique.

La première, sans quitter le champ littéraire, en investit un domaine particulier en se spécialisant dans le récit édifiant, qu'elle va contribuer à développer tout en s'introduisant comme chroniqueuse dans la presse des notables. Visant explicitement un public nouveau, celui des femmes et des enfants des classes moyennes, elle transformera par son ton alerte et ses dialogues plein de vivacité un genre jusque-là dédaigné, car pédant et ennuyeux; rapidement, son style direct qui re-élabore le langage de son milieu d'origine deviendra la référence privilégiée d'un large lectorat, fort bien recruté par les courants philanthropiques. Parallèlement, et sur les mêmes thèmes, elle initie et multiplie les activités dans les nombreuses associations féminines et mixtes proliférant autour de la «question sociale», de la «question des femmes» et de la lutte contre l'alcoolisme – sujets devenus omniprésents dans l'imaginaire social de l'époque, et qui manifestent des bouleversements dus à la longue dépression des années 1880. Quant au second, il réinvestit ses connaissances théoriques dans un domaine pratique en mal de spécialistes et devient directeur de la Banque Cantonale Neuchâteloise: dans un contexte de crise et de profonde mutation structurelle, son image de professionnel des questions de l'économie moderne rassure les milieux d'affaires. Ses succès locaux, puis surtout l'appui qu'il apporte, comme directeur d'un établissement cantonal d'émission fiduciaire, à la création de la Banque Nationale Suisse lui vaudront d'être nommé en 1901 à la tête du Département financier de la Direction générale des chemins de fer fédéraux.

En janvier 1906, T. Combe, venant de se faire remarquer dans la campagne contre l'absinthe dont elle a pris la tête, entre en possession de la Capucine, une

maison de vingt pièces qu'elle a fait construire aux Brenets, à quelques kilomètres de sa ville natale. Heimatstil pour l'extérieur, mais disposant de tout le confort moderne à l'intérieur, c'est le témoignage prestigieux de la réussite sociale de cette petite institutrice issue du monde ouvrier: la romancière, la journaliste et la militante antialcoolique, au carrefour et tirant bénéfices du réseau de forces qui s'est organisé autour de la «question sociale», est devenue à cinquante ans cette «princesse de lettres» tenant désormais Salon philanthropico-féministe. En septembre 1906, après s'être occupé durant cinq ans de la question du financement des chemins de fer fédéraux, Léopold Dubois pantoufle. Il a quarante-sept ans et vient d'être nommé administrateur délégué de l'un des premiers grands établissements financiers helvétiques, la Société de Banque Suisse de Bâle: au seuil de l'une des phases décisives de l'histoire de la place financière suisse, le fils d'ouvrier horloger, ancien instituteur des Brenets, prend les fonctions qui vont faire de lui l'un des banquiers suisses les plus en vue du premier après-guerre, cet influent «roitelet de la finance» helvétique, selon la formule des socialistes.

DEUX HISTOIRES D'UN CERTAIN GENRE

Comme nous l'avons dit, il y a entre ces deux carrières une figure générique analogue, celle d'une ascension sociale dont on vient de rappeler ici quelques-uns des moments principaux. Quant à l'espace de réalisation commun à ces deux carrières, il aura été, des années 1870 au tournant du siècle, celui des «classes moyennes», devenues, suite aux effets de la Grande Dépression et à la montée des antagonismes sociaux, l'enjeu central d'une série de préoccupations qui vont atteindre leur paroxysme au tournant du siècle. Les années 1890 voient en effet se multiplier les articles de presse, les ouvrages, les conférences et les congrès internationaux où l'on débat de la fonction, du statut et des risques d'effondrement de ces classes qu'on veut et qui se veulent conservatoires de l'ordre social: tout se passe comme si ces catégories intermédiaires, incertaines et hétérogènes, ne s'assuraient alors d'un rôle, d'une unité et d'une nouvelle visibilité dans la société moderne qu'à mesure d'y poser et d'y imposer la question même de leur existence. Or, et cela n'est pas sans incidences sur la dynamique de leur ascension propre, la trajectoire de nos deux personnages se constitue dans le mouvement même de cette espèce d'(auto)-institution de soi des classes moyennes, et ce sous deux rapports: non seulement celles-ci vont former le lieu fort de l'intégration de nos deux transfuges, mais chacun d'eux va intervenir, à partir de son terrain propre (journalisme et

La Capucine, construite en 1905.

engagement associatif/professorat commercial et activités bancaires), dans les questions sociales, économiques et politiques liées à l'encadrement, à la production et à la reproduction de ce secteur de la population comme catégorie sociale intermédiaire.

Le parcours de T. Combe et de Léopold Dubois porte donc la trace de ces enjeux, et est lui-même tributaire des bouleversements structurels qui se sont opérés sur les trente dernières années du siècle. Bien plus, ceux-ci, relayés par le développement général de l'instruction publique – devenue gratuite et obligatoire aussi bien pour les filles que pour les garçons – et l'affirmation d'un idéal méritocratique, ont dégagé et conditionné le cadre général de ces nouveaux classements, reclassements et déclassements sociaux problématiques, de cette mobilité sociale, dont les carrières de nos deux protagonistes résument, voire inaugurent, certains *possibles*.

De ce point de vue, leur trajectoire présente un ensemble d'homologies structurelles suffisamment fortes pour autoriser une comparaison: il nous a semblé intéressant d'analyser ces dernières en terme de rapports hommes/femmes, car ceux-ci ont été constitutifs, à l'intérieur même des convergences de parcours signalées, d'une série de différenciations et de hiérarchies qu'un concept comme celui de mobilité sociale ne permet pas de rendre. Autrement dit, nous nous

proposons de montrer, à l'aide de quelques exemples, que les *possibles* auxquels nous venons de faire allusion sont fonction d'une position de classe préalable, en même temps qu'ils sont aussi hiérarchiquement sexués, fonction donc d'une appartenance de genre, ou, si l'on préfère, d'un principe d'imposition sociale fondé sur le sexe, comme catégorie socialement construite.[5] On limitera ici l'examen à quelques moments charnières de ces deux cursus en débutant par la discussion de ce qui a permis le passage du monde horloger à celui de l'enseignement public; on interrogera ensuite le rapport que nos personnages ont eu à ce premier lieu d'inscription et la façon dont ils en sortiront pour s'introduire dans des espaces fortement porteurs.

LES MODALITÉS D'UNE PREMIÈRE RECONVERSION

Tout laisse penser que, sans la relative assise matérielle et culturelle de leurs parents, dépendant elle-même des formes particulières de la division du travail horloger et de l'état général de cette industrie, aucun de nos deux transfuges n'aurait probablement pu passer au champ de l'instruction publique. Etape classique, dira-t-on, de toute mobilité sociale ascendante. En fait, relativement à la position d'origine de leurs parents dans le monde horloger, l'entrée de nos personnages dans le monde de l'institutorat correspond davantage à un déplacement latéral qu'à une progression ascensionnelle (même si le passage d'une activité manuelle à une activité intellectuelle est vécu à l'époque comme une réelle promotion sociale). Cette *reconversion*, dont nous indiquerons l'origine plus bas, semble avoir été préparée par un certain nombre d'attentes familiales: l'assiduité scolaire, le dépassement de la période de scolarité minimale obligatoire, l'étude des langues étrangères et du latin (très approfondie pour Léopold), ainsi que l'achat (à crédit) d'un piano pour les douze ans de T. Combe, peuvent être considérés comme autant de traces de ces attentes parentales, formes de spéculations sur les dispositions culturelles, socialement héritées, des enfants.

Or, l'arrivée dans l'institutorat a impliqué, dans le cas de T. Combe (de son «vrai» nom Adèle Huguenin) comme dans celui de Léopold Dubois, un premier écart, voire même une rupture objective vis-à-vis de deux modèles liés à la reproduction de leur propre milieu d'origine. Si l'on rapporte Adèle à sa mère[6] qui, bien que plus instruite que son époux, a parfaitement incarné le modèle de la condition féminine valorisé par son époque et son milieu en se consacrant, en sus de son ménage, au travail des montres à domicile à ses côtés, on constate que sa fille «innove». Car en obtenant la possibilité d'entrer dans un travail salarié *fonctionnarisable*, non seulement Adèle acquiert un métier praticable

T. Combe, vers 25 ans.

indépendamment d'un cadre familial, mais elle contribue aussi à déplacer le sort domestique de ces générations d'éducatrices attachées au service des enfants des bonnes familles.[7] En professionnalisant, grâce aux nouvelles dispositions sur l'école obligatoire, ce même type de compétences, elle rejoint le groupe des institutrices diplômées qui vont rapidement devenir majoritaire dans l'enseignement public, au fur et à mesure que les hommes se déplaceront dans des fonctions supérieures. Parler de ce premier écart comme d'un élément de rupture ne paraît pas abusif, dans la mesure où sont ainsi mises en place les premières conditions d'une indépendance matérielle, susceptible de desserrer quelque peu les liens traditionnels contraignant les femmes à dépendre totalement d'un chef de famille.

Quant à Léopold, en devenant instituteur, il rompt avec le modèle d'une certaine tradition horlogère qui tendait à faire des métiers de la montre, parce qu'ils déterminaient en grande partie les positions sociales, un bien quasiment patrimonial. Dans les deux cas, on peut se demander si cette première rupture ne correspond pas à la perception, plus ou moins élaborée, que le modèle successoral traditionnel de l'industrie domiciliaire est entré en voie d'obsolescence. Tenter de le maintenir présenterait alors le risque de voir ses enfants réduits à aller s'embaucher un jour en usine: ce qui serait compris comme un déclassement

pour le fils d'une famille d'ouvriers à domicile comme Léopold serait vécu sur le mode de la honte pour une fille issue, comme Adèle, du même milieu.[8]
Mais cette reconversion, conditionnée à sa base par une position de classe et un contexte historique, l'est aussi par une appartenance de genre, ou, pour mieux dire, par la distribution inégalitaire des possibles sociaux assignés à chacun des sexes. Imaginons l'horlogerie en pleine phase d'expansion: les parents d'Adèle auraient-ils pour autant envisagé de la faire *monter* dans le travail de la montre, comme auraient pu le souhaiter ceux de Léopold? Même si leur fille a manifesté des dons certains pour le dessin – une des conditions premières pour accéder, par exemple, à la gravure sur boîte – une stratégie de cette sorte était hautement improbable: les bons métiers de l'horlogerie sont des bastions masculins, fortement protégés par un système corporatif efficace, dont les femmes, notamment, sont exclues.[9] Disons, sans entrer dans le détail, que dans l'éventail assez restreint des possibles qui s'offraient alors à une jeune fille de la condition d'Adèle, le métier d'institutrice comportait un double avantage: pour elle-même, c'était un statut respectable et la perspective d'une relative indépendance matérielle; et pour ses parents, qui, à la différence de ceux de Léopold, n'avaient ni fils ni épargne, une sorte d'assurance contre les incertitudes de la vieillesse. Mais c'est sans doute dans la relation au métier d'instituteur, en particulier sous l'angle des opportunités offertes par celui-ci dans la *deuxième reconversion* de nos personnages, qu'on perçoit le mieux comment l'appartenance de genre va structurer les horizons.

UNE ALLOCATION INÉGALITAIRE DES POSSIBLES SOCIAUX

Dans ce métier qui a pu fonctionner, pour un certain nombre d'élites masculines issues des classes populaires, comme un marchepied vers une position supérieure, on sait qu'une série de discriminations pèse sur les institutrices. Rappelons d'abord que, par disposition légale, le salaire des régentes est fixé pour un même poste à la moitié ou au tiers de celui, déjà fort modeste, de leurs collègues masculins – alors qu'elles sont généralement pourvues de meilleurs diplômes. De plus, elles héritent généralement des plus bas niveaux d'enseignement; dans un système où le salaire s'établit en fonction du type de classe obtenu, cette disposition péjore leurs conditions d'existence jusqu'à grever significativement leur future retraite. Enfin, les postes fixes étant en majorité réservés aux instituteurs, les régentes sont expédiées de village isolé en quartier périphérique, au gré des besoins, avec le risque de chômer entre deux emplois. Elles n'ont par conséquent pas de lieu de socialisation, et si, par exception lorsqu'elles sont jeunes, elles restent en place plusieurs années consécutives,

T. Combe, vers 50 ans.

les seuls lieux qu'elles puissent investir sont par exemple la société paroissiale de couture ou le petit chœur de dames, des associations qui ne jouent en aucun cas le rôle de marchepied pour une carrière professionnelle. Par ailleurs, elles ne disposent d'aucun moyen collectif d'améliorer leur situation, puisqu'elles ne seront admises qu'en 1890, et à bien plaire, dans la principale association corporative du métier.

Comme nombre de ses consœurs, Adèle cumule l'ensemble de ces handicaps et, bien que dotée du même «*brevet de capacité*» (le meilleur titre scolaire à ce niveau), elle est loin d'enseigner dans les mêmes conditions que Léopold: jamais titularisée, elle court de classes difficiles en postes de seconde zone, reléguée dans un nomadisme professionnel, qui est aussi une errance relationnelle. Par contraste, la situation de son collègue, sans être confortable, paraît beaucoup moins précaire. Il a obtenu d'entrée un poste fixe aux Brenets, plus prestigieux et mieux rémunéré; avantage non négligeable dans un métier dont

on disait qu'il menait surtout à quelque chose pour qui savait en sortir, ce poste fixe lui a permis de nouer sur place les relations sociales et affectives manquant à sa collègue. Développée à plusieurs niveaux – Léopold se met, par exemple, à échanger des poèmes avec les notabilités locales –, cette sociabilité intégrative fonctionnera à la fois comme une ouverture sur de nouvelles perspectives et comme un réseau d'appuis efficaces lorsqu'il s'agira de quitter la classe. En fait, sous ce rapport, tout se passe comme si le jeune régent trouvait à l'intérieur, et pour ainsi dire, dans le courant du métier, tout ce qui lui permettra d'en sortir (appoints salariaux, fonctions officielles bien cotées, fréquentation des élites villageoises, etc.), tandis qu'Adèle, avec une collaboration sous pseudonyme à la *BU* – en raison du «qu'en dira-t-on» et de l'analogie encore courante entre femme qui publie et «femme publique» – doit aller chercher les moyens de son émancipation dans l'anonymat et à l'extérieur, comme à contre-courant du métier. Ces positions différenciées et asymétriques, qui doivent moins aux qualités pédagogiques ou à l'entregent des intéressés qu'aux inégalités entre hommes et femmes conditionnant l'exercice du métier, déterminent aussi l'éventail des stratégies de reclassements possibles.

Pour Léopold en effet, l'institutorat aura fonctionné comme un point de contact et d'alliance avec les échelons supérieurs de la hiérarchie sociale. Car c'est, très précisément, une *alliance* matrimoniale avantageuse, conclue avec une famille de riches propriétaires horlogers du village où il enseigne, qui lui permettra de quitter définitivement son pupitre d'instituteur. De cette alliance proviendront les moyens matériels d'un complément de formation – l'argent nécessaire aux études supérieures de commerce à Lyon – à l'origine de la promotion statutaire par lequel l'ancien instituteur se fera professeur de «science commerciale». De plus, c'est grâce au capital de relations mobilisé à son profit par sa belle-famille qu'il pourra ensuite imposer ce titre inédit et un enseignement nouveau qui, sous sa direction, gagnera bientôt forme institutionnelle.

Quant à Adèle, suivant la voie tracée depuis longtemps par les institutrices-gouvernantes de son canton, elle part pour Londres où elle se place dans une famille de la bourgeoisie cultivée. Ce faisant, elle poursuit un objectif précis car, comme Léopold, elle est en quête de nouveaux savoirs. Forte du succès obtenu par ses récits dans la *BU*, elle a hypothéqué que sa plume la ferait finalement mieux vivre que ses leçons. En se mettant au service d'une riche famille de la bonne société, elle espère compléter ses *humanités* afin de nourrir son œuvre et acquérir les bonnes manières qui feront d'elle une *égale* dans les mondanités du champ littéraire. Mais nouvelle asymétrie dans les parcours, alors que l'un, à Lyon, étudie à plein temps et entre dans le commerce de la bonne sociabilité locale, l'autre rédige sur le coin de la table et, paradoxe révélateur de sa dépendance financière immédiate, elle écrit en Angleterre pour

la *BU* un roman-feuilleton qui met en scène le milieu campagnard du Jura. A son retour en 1881, elle se voit attribuer un premier prix de littérature: un petit pécule bienvenu pour amortir ses frais de voyage et assurer à son récit agreste une seconde vie sous forme de livre. Dès cette date et jusqu'en 1890, celle qui est alors devenue T. Combe va travailler sous les ordres exclusifs de Tallichet, le maître d'œuvre de la *BU*, qui lui impose des rythmes effrénés et l'enferme dans le genre «régionaliste», très prisé du public, mais délaissé par ceux qui aspirent au statut de «véritable» écrivain.

A niveau social comparable, le fils de graveur horloger devenu professeur de sciences commerciales aurait pu être journaliste (et il l'a été effectivement) ou écrivain, tandis qu'il était strictement impossible à une femme, qu'elle soit fille d'ouvrier ou de banquier, de prétendre à la direction d'un établissement de crédit ou à la haute administration fédérale. Cette allocation structurellement inégalitaire des possibles sociaux a eu plusieurs conséquences. En amont, elle a déterminé la formation de nos personnages, et donc le type d'atouts dont ils disposeront par la suite, les ajustant par là même à la carrière qu'en aval, ils pourront effectivement prétendre embrasser. Nul doute que cette même «règle du jeu» a favorisé la réussite de l'un, en lui ouvrant, entre autres destinations possibles, un champ hautement sélectif quant aux conditions d'entrée et donc peu encombré (d'autant moins qu'aucune femme n'y a accès), comme elle a handicapé l'autre, en limitant ses ambitions à un domaine moins étanche, mais très circonscrit. Par ailleurs, on constate que ces pré-orientations carriérales ont conduit nos personnages vers des champs où, eu égard à leurs origines sociales, ils n'avaient ni les mêmes chances d'être reconnus, ni les mêmes opportunités d'avancement.

LES CONDITIONS DE FÉLICITÉ

En créant l'Ecole de Commerce de Neuchâtel, en prenant la direction de la Banque Cantonale Neuchâteloise (une conquête tardive de la Révolution de 1848), et plus généralement, en entrant dans le champ économique du canton dans les années 1880–1890, Léopold Dubois se retrouvait sur un terrain où les Radicaux, déjà maîtres du jeu politique, étaient en train de confirmer leur prédominance. Dans ce contexte, outre sa formation spécifique, une configuration particulière jouait en sa faveur: d'une part, son étiquette de fils du peuple *arrivé* s'accordait parfaitement aux principes méritocratiques sur lesquels les Radicaux fondaient leur propre légitimité historique. D'autre part, son ascension sociale n'était pas sans présenter de fortes analogies avec la trajectoire de certaines élites radicales, à l'instar de celle du Conseiller fédéral Numa Droz. Enfin comme nombre d'entre eux, il était issu des Montagnes et des traditions

horlogères: lié avec quelques têtes du radicalisme local qui le traitaient, comme on dit, de pair à compagnon, leur monde, qu'il en partage ou non les valeurs, était en fin de compte *son monde*. A ce rapport de familiarité et d'intégration, répond le dépaysement, pour ne pas dire l'exterritorialité, de T. Combe dans le champ culturel, resté majoritairement, quant à lui, en mains des Libéraux-Conservateurs. En affinité ou historiquement liés aux anciennes familles patriciennes, ce sont eux qui détiennent la légitimité symbolique et les pouvoirs d'adoubements culturels.

Non seulement T. Combe, «fille du peuple», se retrouve dans un domaine dont elle ignore les règles parce qu'il est entièrement gouverné par les anciennes élites dont les Salons lui restent fermés, mais elle est encore exclue des autres lieux de la socialisation littéraire, comme les cercles et les cafés, parce que femme et célibataire: l'épithète de «gaffeuse» dont elle s'affuble fréquemment dans son journal intime témoigne de ses efforts maladroits pour tenter de contrecarrer les effets de ce double ostracisme.

Tout laisse penser que ce que l'on vient de dire des effets de l'appartenance de genre et de l'origine sociale sur le mode de relation au champ d'inscription ne se limite pas à la sphère publique et se retrouve, à la fois résumé et conditionné, par ce qui se produit dans la sphère privée. Pour Léopold Dubois, ses fiançailles puis son mariage avec une fille de riches propriétaires horlogers conditionnent son démarrage social autant qu'ils témoignent de son intégration aux milieux proches ou parties de l'espace qu'il est en train d'investir. De plus, dans la lutte pour le positionnement dans cet espace, son statut d'homme marié puis de père de famille, doivent être comptés au nombre des éléments favorisant la reconnaissance et la réussite sociales: la liste serait longue des avantages découlant de cette alliance matrimoniale, à commencer par la dot que sa femme apporte en ménage (une somme équivalant à trois années du traitement obtenu comme professeur de «science commerciale»), en passant par le «profit symbolique de normalité»[10] attaché au statut de chef de famille dans la sphère publique, sans oublier le travail effectué par son épouse dans la gestion de l'économie domestique et l'organisation de la vie mondaine.

A l'instar de ce dernier, T. Combe a cherché à se marier, mais en cette matière encore elle était loin de se trouver dans la même position. A l'insertion rapide du jeune homme dans un marché matrimonial qui a fonctionné, ainsi qu'on vient de le voir, comme le véhicule de son intégration sociale, répond la difficulté qu'éprouve la jeune femme à nouer une alliance matrimoniale la plaçant à la fois dans le monde et sur le champ littéraire. Bien plus, le douloureux échec essuyé en 1890 auprès de l'élu de son cœur – un jeune journaliste de bonne famille qui s'en était allé épouser ailleurs et plus fortunée – marque pour elle l'impossibilité de s'intégrer à ce milieu de haute culture auquel elle rêvait

d'accéder par un mariage avantageux. Construire sa propre maison, ouvrir son propre Salon, telle sera la réponse de T. Combe à cette nouvelle exclusion; mais dettes et hypothèques formeront aussi la base nécessaire de cette opération, qui à terme s'avérera fragile et même menaçante.

DEUX NOUVELLES FIGURES SOCIALES

La trajectoire de T. Combe et de Léopold Dubois, qui se constitue dans le sillage des classes moyennes – et surtout dans celui des réponses qu'elles cherchent à donner aux risques de déclassement collectif qui les guette –, incarne en même temps une des modalités possibles de leur reclassement. Ce que vont personnifier par la suite nos protagonistes, c'est une forme de «placement de soi» qui inaugure, à l'intérieur de la division sexuée du travail, deux figures sociales.

Avec l'ancien instituteur diplômé de l'Ecole de Commerce de Lyon, devenu professeur de «science commerciale», chroniqueur économique puis banquier, on assiste à une sorte de re-élaboration de la figure idéal-typique du méritocrate. Parée avec lui des traits du spécialiste, du professionnel ou de l'expert, elle se fonde maintenant sur une formation spécifique donnant valeur de compétences négociables à des savoirs qui généralement ne s'acquéraient encore que sur le tas. Mais le cursus qui transforme le fils d'horloger méritant en un spécialiste reconnu des choses modernes de la finance est relativement original. Dans le contexte naissant de ce que l'on a appelé le «capitalisme organisé» et la «professionnalisation» des capacités, la création puis l'institutionnalisation d'un enseignement de commerce (réservé aux garçons) rejoignait certains enjeux généraux liés à la formation professionnelle. Il s'agissait d'une part de substituer aux apprentissages traditionnels, alors en crise profonde, un enseignement protégé, avec l'objectif de raffermir, à l'extérieur, des positions économiques fragilisées par la concurrence internationale et de conserver, à l'intérieur, un ordre social qu'on dira bientôt menacé par l'«esprit d'émancipation»[11]. Mais d'autre part, il s'agissait aussi de produire une couche de diplômés intermédiaires qui puissent faire reconnaître leur formation spécifique, au moins symboliquement, comme un atout dans la course aux postes d'exécution créés par le développement des industries, des banques, des assurances, du commerce et de l'administration publique. C'est à l'intérieur de ces enjeux et par sa participation active à l'élaboration de ce que l'on pourrait appeler l'idéologie de la compétence professionnelle comme moyen de placement de soi des classes moyennes, que Léopold Dubois se constitue lui-même en *professionnel* de l'économie moderne. A l'heure où il n'existait encore aucune filière universitaire

préparant spécifiquement aux métiers du commerce et de la finance, et où l'on se plaint de toutes parts du manque de personnel de direction qualifié, un tel profil est hautement porteur.

Quant à l'ancienne institutrice itinérante, devenue romancière à succès, puis journaliste et «championne de la cause des femmes» par sa lutte contre l'absinthe, elle étrenne une manière de prototype de la femme diplômée intervenant dans l'espace public, non seulement de façon individuelle, mais également par le biais du réseau associatif féminin récemment créé. C'est à l'époque une figure d'autant plus remarquée qu'elle manifeste au grand jour les chemins que commence à emprunter toute une fraction, désormais visible, du célibat féminin des classes moyennes.[12] Pour partie résultats des changements socio-économiques (impossibilité de garder les filles au foyer sans qu'elles participent à leur entretien) et de l'«esprit d'émancipation» qui touchent maintenant des femmes bien scolarisées et poussées par la nécessité de gagner leur vie tout en maintenant un statut menacé, les associations féminines qui se créent à la fin du siècle ont pour objectifs initiaux de donner aux filles des classes moyennes une formation professionnelle respectable, reconnue et négociable comme telle sur le marché du travail. Cette mise en place d'organisations (non mixtes) de défense *collective* de ce que ses membres appellent les «intérêts féminins» est comparable, dans ses buts initiaux et par certains de ses effets, aux sociétés masculines recoupant des intérêts de groupe; elle manifeste en particulier d'un déplacement inédit des activités des femmes dans l'espace public. Mais l'existence même de ces associations féminines sera à court terme conditionnée par leur participation à résoudre la «question sociale»[13], et ceci dans le strict respect de la division sexuée du travail et de la morale y afférent. Le rôle para-étatique qu'elles accepteront de jouer par la suite dans le cadre de la lutte pour l'«hygiène sociale et morale» leur donnera surtout (à défaut de diplôme) un visa de bonnes mœurs dont certaines femmes pourront tirer profit individuellement selon les circonstances et à raison de s'y tenir. T. Combe, par sa nouvelle orientation à mission édifiante, participera – à la fois comme actrice et bénéficiaire – de ce double mouvement inscrit dans et alimenté par la montée des affrontements sociaux; et c'est de cette configuration collective ambivalente qu'elle tirera une bonne part de sa renommée et de ses succès de diffusion.

RENDEMENTS CARRIÉRAUX, MARIAGE ET CÉLIBAT

Ainsi, le premier capital scolaire accumulé grâce aux progrès généraux de l'instruction publique s'est-il vu réinvesti de part et d'autre en savoirs et en pratiques qui correspondaient aux nouvelles orientations politiques et écono-

miques de la dernière décennie du siècle. D'un côté, l'art de mettre en forme fictionnelle et plaisante des thèmes directement liés à la «question sociale et morale», tout en les accréditant par des articles plus théoriques et des activités intensives dans l'espace public et associatif. De l'autre, le passage d'un enseignement théorique d'économie à la maîtrise technique d'un certain nombre de pratiques bancaires et financières, dans un contexte général de crise où les investissements scolaires de ceux qui détiennent des positions de pouvoirs dans le champ économique, que ce soit dans le secteur privé ou public, sont beaucoup plus lâches et moins spécialisés qu'aujourd'hui.

Mais comme on l'a vu, l'un des fondements de cette reconversion progressive dans des domaines à rendements symboliques et matériels certes substantiels, mais inégaux, repose pour Léopold Dubois sur les moyens que lui a apportés son mariage: l'argent reçu de la famille de sa fiancée pour aller compléter ses études à Lyon n'est rien d'autre qu'une sorte de dot anticipée sur ses capacités carriérales, soit précisément une mise de fonds sur son propre avenir, dont une femme, douée de capacités analogues, ne pouvait caresser l'espoir. T. Combe ne se mariera pas, et à l'imaginer contrainte de satisfaire aux tâches qu'un mariage, même avantageux, aurait exigé d'elle, on peut comprendre que le célibat fut à sa carrière ce que l'alliance matrimoniale fut à celle de Léopold Dubois: une condition de réalisation. Est-ce à dire pour autant que le célibat de T. Combe soit volontaire?

En fait, le célibat se présente à la fois comme une cause (permissive) et une conséquence de sa carrière, car ici encore les possibles sociaux inscrits dans les rapports de genres ont façonné la relation à la situation vécue. D'une manière générale en effet, cet état civil semble être la condition obligée des femmes issues des classes moyennes qui investissent des domaines d'activités salariées, tout en y découvrant des moyens de réalisation de soi. A l'époque, la *conversion* apparente de tout un groupe de femmes «publiques» au célibat ne passe pas inaperçue, et elle est précisément discutée dans de nombreux articles de presse: car l'angoisse monte à propos de la dot des filles, cette sorte de main dorée que la fiancée doit tendre à un promis toujours plus exigeant en échange de sa soi-disant prise en charge. Dans ce contexte, celles qui comme T. Combe n'ont à offrir que leurs capacités intellectuelles, une relative indépendance financière, mais un espace de réalisation auquel elles refusent de renoncer, ne trouveront pas preneur sur le marché matrimonial. Comme s'il fallait à nouveau *faire de nécessité vertu*, cette dimension particulière des contraintes qui hypothèquent les conditions de vie des femmes en voie d'émancipation sera occultée par les intéressées elles-mêmes.

SPHÈRE PUBLIQUE ET SPHÈRE PRIVÉE

L'historien et l'historienne qui, en bonne prudence, arrivent toujours après la bataille, savent que par la suite ces deux transfuges ont évolué très inégalement. Par paliers successifs, T. Combe a été ramenée au destin collectif des classes moyennes, c'est-à-dire à une fragilisation extrême de ses conditions d'existence. Déjà rattrapée, dans les années 1890, par les conséquences des crises du monde horloger lorsqu'elle doit payer les dettes contractées par ses parents, elle se voit sommée, à cause des effets de la Première Guerre mondiale, de rembourser une grande partie des hypothèques consenties sur sa maison par des créanciers alors ruinés par l'inflation. Sa réponse à cette situation sera l'auto-exploitation frénétique de sa force de travail, liée pour une grande part à la conservation extérieure de son statut. Ils savent aussi qu'au même moment, et inversement, comme par accompagnement du développement décisif que connaît avec la guerre la place financière suisse[14], Léopold Dubois est propulsé à une position d'envergure internationale marquant son intégration définitive au grand capitalisme suisse. Grâce à sa formation, à son mariage et à son métier, il s'est progressivement détaché du monde instable de son enfance pour, contrairement à T. Combe, entretenir avec cet univers horloger des liens de dépendance toujours plus indirects. Bien plus, dès les années 1890, ses activités bancaires le conduiront à agir sur celui-ci et, trente-cinq ans plus tard, comme par symbole pour ce fils d'ouvrier graveur allié par son mariage à une famille de propriétaires horlogers, à parler et à agir au nom de l'industrie moderne de la montre, à la marquer de façon durable, en participant à la création, puis en prenant la présidence d'un premier grand trust de l'industrie horlogère.

Certes, pour rendre compte de ce qui, dans ces deux trajectoires, a déterminé les chances de progression, les risques d'échec, les potentialités de reconversion, ou encore les synergies ou les freins, il faudrait reconstruire systématiquement le mode et les règles de fonctionnement, l'évolution et la position des champs et des sous-champs dans lesquels nos deux transfuges se sont successivement inscrits. Ce contexte historique reconstruit, il conviendrait ensuite de déterminer quelles propriétés spécifiques, liées elles-mêmes à l'histoire singulière de ces deux trajectoires, ont permis à nos personnages d'intervenir simultanément dans plusieurs domaines d'activités qui, investis isolément, n'auraient sans doute pas eu le même rendement carriéral. Mais on devrait encore envisager avec la plus grande rigueur possible comment, en corrélation avec l'appartenance de classe, l'appartenance de genre modèle les dispositions des individus et l'espace de leurs positions possibles, aussi bien que leurs capacités effectives à passer, dans un contexte «donné», de tel type de trajectoires à tel autre. On pense par exemple au rôle du comportement des mères sur le destin social de

leurs enfants; ainsi, en appuyant T. Combe dans chacune des étapes qui l'écartait de sa propre condition – de la reproduction du même – la mère d'Adèle a elle-même contribué à la rupture avec le modèle normatif et unificateur de la condition féminine. Dans le même ordre d'idées, on devrait s'interroger sur la fonction à long terme d'un mariage «réussi» dans les carrières sociales masculines. Ainsi pourrait-on mettre l'accent, dans la biographie de Léopold Dubois, sur le travail de représentation sociale effectué grâce à son épouse. La lecture des carnets de réception dressés dans les années vingt par sa fille alors qu'il était Président de la Société de Banque Suisse, avec liste des plats servis et des invités présents (jusqu'à soixante personnalités du monde politico-financier suisse et international), donne par exemple un bon indice de la densité des interactions entre vie publique et vie privée: ici l'économie domestique n'est rien d'autre qu'une composante indirecte (volontiers occultée) de l'accumulation du capital bancaire, et par là même, un facteur décisif dans la réussite carriérale de l'intéressé.

Enfin, ce qui nous a paru le plus intéressant dans ce travail de comparaison biographique de genre, c'est que ce type d'approche incite à s'écarter de la démarche traditionnelle découpant la biographie de l'individu(e) en une série de «tranches de vie» chronologiquement et thématiquement circonscrites, considérées comme autosuffisantes et le plus souvent sans liens les unes avec les autres. De ce point de vue, la mise en parallèle de deux biographies implique surtout de problématiser des lieux, des pratiques et des principes de divisions qui se dérobent souvent à l'analyse parce qu'ils se présentent sous la forme d'évidences, comme par exemple la dissociation généralement admise entre la sphère publique et la sphère privée. A cet égard, on a pu constater que l'une ne saurait être séparée de l'autre, car c'est précisément ce qui paraît tenir du plus intime – mariage *versus* célibat – qui contient et forme, tel un point d'intersection dynamique, un des facteurs décisifs de l'espace de réalisation sociale.

Notes

1 On peut trouver des informations complémentaires, aussi bien sur les personnalités biographiées que sur les références bibliographiques utilisées, dans: Malik Mazbouri, «Les trois changements d'état de Léopold Dubois (1859–1928): Analyse d'une carrière sociale», *Musée Neuchâtelois* 4 (1993), 145–177; et Monique Pavillon, «T. Combe, une écrivain populaire? 1889–1905: Histoire d'un tournant dans l'œuvre littéraire de T. Combe, ou du plaisir de conter au devoir de combattre l'esthétisme et la décadence», in *Littérature populaire – Peuple et littérature* , Études et mémoires sous la dir. du prof. H. U. Jost, Lausanne 1989, 107–131.

2 Ernest Tissot, *Nouvelles Princesses de Lettres,* Lausanne [1910].

3 *Le Droit du peuple* du 15. 10. 1928.

4 Sur cette notion, voir Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Epoque et la Libération,* Paris 1991.
5 Joan W. Scott, «L'histoire des femmes», *Bulletin du CRIF* 7 (1985), 3–9.
6 Sur ce problème, on peut lire Dominique Merllié et Jean Prévot, *La mobilité sociale,* Paris 1991, en particulier le chapitre intitulé «Les femmes et la mobilité sociale», 80–93.
7 Voir dans ce même cahier, l'article de Catherine Fussinger.
8 Joan W. Scott, *Gender and the Politics of History,* New York 1988, 139–163.
9 Erich Gruner, *Arbeiterschaft und Wirtschaft in der Schweiz 1880–1914. Soziale Lage, Organisation und Kämpfe von Arbeitern und Unternehmern, politische Organisation und Sozialpolitik* 2/1 *Gewerkschaften und Arbeitgeber auf dem Arbeitsmarkt; Streik, Kampf ums Recht und Verhältnis zu andern Interessengruppen*, Zürich 1988, 507.
10 Pierre Bourdieu, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris 1994, 141.
11 P. E. Savoy, *L'apprentissage en Suisse*, Louvain, Paris, Fribourg 1910, 19, cité par Jean-Pierre Tabin, *Formation professionnelle en Suisse. Histoire et actualité*, Lausanne 1989.
12 Pour un premier état de la question, voir Monique Pavillon et François Vallotton, «*Le Foyer Domestique, Journal pour la famille* 1888–1905: Stratégies éditoriales, enjeux sociaux et politiques des genres», *Les Annuelles* 4, Histoire et société contemporaines sous la dir. du prof. H. U. Jost, Lausanne 1993, 46–70.
13 Voir Monique Pavillon et François Vallotton, «Des femmes dans l'espace public helvétique 1870–1914», in *Lieux de femmes dans l'espace public 1800–1930,* Histoire et société contemporaines sous la dir. du prof. H. U. Jost, Lausanne 1992, 7–54.
14 Sur ce point, voir Sébastien Guex, *La politique monétaire et financière de la Confédération suisse 1991–1920*, Lausanne 1993, 10–12.

ZUSAMMENFASSUNG

MITGIFT UND HYPOTHEK. VERGLEICHENDE STUDIE ZWEIER LEBENSLÄUFE IN BEZUG AUF IHRE KLASSEN-SPEZIFISCHE UND GESCHLECHTLICHE DIFFERENZ

Was bringt uns eine vergleichende Biographie einer Frau und eines Mannes? Kommen wir mit einem solchen Ansatz überhaupt zu Ergebnissen, die jene einer traditionellen Sozialgeschichte übertreffen? Wir haben es versucht: es geht um den sozialen Aufstieg von zwei gleichaltrigen Persönlichkeiten (T. Combe 1856–1933 und Léopold Dubois 1859–1928), der anhand einiger ausgewählter Abschnitte ihres Lebens, in denen es zu entscheidenden Weichenstellungen kam, dargestellt wird. Inwiefern, so unsere Fragestellung, determinierten strukturelle Gegebenheiten diese Entscheidungen? Es ging uns also darum, die eingesetzten Mittel, die objektiven Möglichkeiten, die beruflichen Wege und die gesellschaftlichen Bezüge im Rahmen der Klassen- und Geschlechterbeziehungen zu untersuchen. Einer Frage wurde besondere Beachtung geschenkt: Welche in bezug auf Mann und Frau unterschiedlichen Faktoren spielen bei der konkreten Verwirklichung von solchen Lebensläufen eine entscheidende Rolle?

Unsere Protagonisten, Kinder von Heimarbeiterfamilien der Uhrenindustrie des Neuenburger Juras, begannen ihr Erwerbsleben als Lehrerin und Lehrer an den regionalen Schulen. Beide verlassen nach kurzer Zeit den Lehrberuf – die Frau, um eine der meistgelesenen Schriftstellerinnen jener Zeit zu werden, der Mann, um zu einem seine Generation prägenden Bankier des aufkommenden Finanzplatzes Schweiz aufzusteigen. Zwischen dieser «femme de plume», von einem Pariser Kritiker als «princesse de lettre» gelobt, und diesem «homme de banque», vom *Droit du Peuple* als «kleiner Finanzkönig» apostrophiert, erwächst dem Historiker ein archetypisches Profil, das eine beiden Persönlichkeiten gemeinsame Perspektive enthält: jene der sozialen Mobilität von «Aufsteigern» der unteren Volksschichten, deren Karriere sich im Bereich jener sozialen Kreise ansiedelt, die sich in dieser Zeit als «gehobener Mittelstand» um eine neue gesellschaftliche Identität bemühen.

Der vorliegende Artikel behandelt im ersten Teil die homologen Aspekte der gesellschaftlichen Karrieren. T. Combe und L. Dubois gehören derselben Altersklasse an, ihre Eltern arbeiten in derselben Branche in der gleichen Region. In einem weitgehend ähnlichen sozialen Milieu geniessen sie dieselbe Ausbildung und unternehmen einen gleichen ersten Schritt ihres beruflichen Aufstieges, den Eintritt ins öffentliche Schulwesen. Es zeigt sich dann aber, dass diese Ausgangslage den Protagonisten keineswegs dieselben Aufstiegschancen gewährt, sondern geradezu ungleiche Optionen der Allokation von Karrieremöglichkeiten aufdrängt. Die sich rasch ausbildenden, differenzierten und asymmetrischen Positionen bewirken einen zunehmenden Abstand zwischen den beiden Lebensläufen. Differenzierte, geschlechtsspezifisch optimale Karrieremuster vertiefen die nun unterschiedlichen Biographien. Die Studie analysiert eingehend diese Modalitäten der ersten Transformationsprozesse – von der Lehrerin zur Schriftstellerin, vom Volksschullehrer zum Direktor der Handelsschule – und zeigt, wie der Berufswechsel zu verschiedenen, vom Geschlecht determinierten persönlichen Realitäten – die Autoren nennen dies «les conditions de félicité» – führt. In diesen bauen sich neue individuelle Konfigurationen auf, die sich ihrerseits den Rahmenbedingungen des sozialen Umfeldes anpassen.

Schliesslich geht der Artikel zu einer vergleichenden Analyse der Nützlichkeit von Heirat (Dubois) oder Ehelosigkeit (Combe) über. Dabei tritt vor allem die entscheidende Rolle der Heiratsstrategie in der männlichen Biographie deutlich zutage. Dieser gesamte Problemkreis führt uns auch dazu, die allgemein übliche Unterscheidung von Öffentlichkeit und Privatsphäre in Frage zu stellen. Vergleicht man nämlich die Auswirkungen dieser «intimen» Entscheidungen, so stellt man fest, dass es sich um äusserst wichtige Faktoren der sich im öffentlichen Raum abspielenden Karrieren handelt. Individuelle Biographien, so zeigt

es sich, können nicht solcherart in einer Serie von «Lebensabschnitten» analysiert werden, als handle es sich um mehr oder weniger abgegrenzte, sich selbst erklärende historische Kapitel.

(Übersetzung: Hans Ulrich Jost)